

Conférence intitulée « Martin Buber, véritable phare de la pensée moderne », dans le cadre du premier colloque du Collectif Judéité(s) sur « la judéité dans les sciences humaines et sociales », lors de la deuxième séance « pensées juives, penser la judéité » du 5 février 2019, par **Mario Ionuț Maroșan**.

Je remercie, le Collectif Judéité(s), d'abord de m'accueillir aujourd'hui pour ce colloque passionnant, pour le moins dire, traitant de la judéité dans les sciences sociales et humaines.

En effet, je vais vous parler de Martin Buber, et j'aimerais d'emblée attirer votre attention sur le titre particulièrement approprié que j'ai décidé de donner à la présentation aujourd'hui, à savoir : Martin Buber, véritable phare de la pensée moderne.

Qu'est-ce qu'un phare ? Un phare c'est à la fois une certaine lumière. Et c'est aussi ce qui avertit d'un péril plus ou moins imminent. Ça me semble convenir assez bien à Martin Buber.

Et d'ailleurs, Buber partage avec d'autres phares de la pensée moderne, on pourrait ici penser à Gadamer, Heidegger, Stuart Hampshire, Bernard Williams, Isaiah Berlin, Charles Taylor et Charles Blattberg aujourd'hui, une approche pratique face aux différents enjeux politiques, éthiques ou métaphysiques, et qu'on pourrait en somme qualifier de tradition philosophique pratique. Cette dernière se distingue de la tradition d'une

philosophie dite théorique, et se distingue aussi de la tradition d'une philosophie dite de la différence.

Je vous conseille la lecture de l'ouvrage de Charles Blattberg sorti en 2009, intitulé *Patriotic Elaborations: Essays in Practical Philosophy*, chez McGill-Queen's University Press, précisément car l'auteur présente avec une clarté remarquable son interprétation robuste de la tradition des philosophes théoriques, de la différence et des philosophes pratiques.

Pour faire court, alors que la philosophie « théorique » est enracinée dans la pensée des théoriciens grecs classiques (Socrate, Platon et Aristote) et que la philosophie de la « différence » est liée davantage à la pensée juive (rabbinique), on peut dire que la philosophie pratique s'appuie à la fois sur une tradition minoritaire de la pensée grecque (Protagoras) et aussi sur une tradition minoritaire de la pensée juive (celle des prêtres lévites).

La tradition théorique est la plus populaire des trois, on peut dire. Son triomphe est tel que dans l'imaginaire collectif philosophie et théorie sont plus souvent qu'autrement confondues. Cela explique sûrement le sentiment de pléonasmie qu'il est possible d'éprouver à la lecture du concept de philosophie théorique. Pourtant, la philosophie peut (heureusement selon moi) être aussi autre que théorique. C'est à partir des racines socratiques, platoniciennes et aristotéliennes, certes interprétées différemment, que Descartes et Husserl articulent leurs contributions, contributions qui néanmoins demeurent de l'ordre de la théorie, sans oublier des penseurs contemporains comme Saul Kripke, Jürgen Habermas et John Rawls qui s'inscrivent aussi dans le même fil conducteur. Or, qu'entendons-nous fondamentalement par le concept de philosophie théorique ? Au plus

profond, toutes les différentes vagues de philosophie théorique partagent un dénominateur commun : à savoir que la philosophie consiste en un raisonnement théorique, un système hermétique et total, en une réflexion visant une vision unifiée de la vérité. Métaphysiquement parlant, la philosophie théorique est moniste, c'est-à-dire qu'elle affirme l'unité des parties, et ce même s'il peut être de temps en temps difficile pour l'homme d'arriver à ce constat, reste que l'idéal mérite ici d'être pourchassé. La création est partie prenante du mode d'opération de la philosophie théorique, en ce sens que le théoricien se rapproche de l'artiste – il tend même à en devenir un – étant donné sa quête visant à imaginer un monde utopique où le système théorique de pensée qu'il défend pourra alors se déployer. En s'orientant ainsi, les contributions des théoriciens sont certainement originales – car artistiques. Or, cela est pertinent pour diverses sphères esthétiques de la vie, mais l'efficacité au sein des sphères moins esthétiques, et donc je dirais plus sérieuses, comme la politique, la guerre et les dilemmes éthiques, est discutable.

La raison d'être des philosophes de la différence est la fidélité à la différence, ce qui exige la subversion de la théorie, et ce de manière étonnamment complice selon moi. Il est intéressant de noter que la philosophie théorique et la philosophie de la différence occupent ensemble une place assez importante dans la réflexion philosophie occidentale – la première tradition revendiquant la majorité et la deuxième la minorité. Concernant les racines, la philosophie de la différence est davantage liée à la pensée juive (d'ordre rabbinique) que grecque. La contribution nietzschéenne est ici fondamentale car elle est le point de départ du renversement de la pensée théorique platonicienne tout en formulant sa propre théorie dite non-doctrinale en retour (d'où la complicité que je soupçonne). C'est pourquoi on retrouve des penseurs comme Theodor Adorno, Hannah Arendt, Jacques

Derrida, Michel Foucault, Richard Rorty et Emmanuel Lévinas qui, dans l'essentiel, partagent : une vision (anti)dialectique comme alternative aux ambitions constamment oculaires de la théorie, rejetant le monisme en faveur d'une unité paradoxale des pluralités, de manière à laisser place à la différence irréductible de *l'autre*, qui selon eux est négligée et ultimement supprimée par la théorie. On peut donc y conclure que métaphysiquement parlant, la tradition de la philosophie de la différence n'est ni moniste, ni pluraliste, mais plutôt paradoxalement pluramoniste, soit une étonnante affirmation de l'unité plurielle, une unité qui est vraisemblablement plus compliquée que celle des monistes car elle incarne un tout fragmenté. Comme la tradition théorique avec laquelle elle est jusqu'à un certain point complice, la philosophie de la différence vise la création, mais différemment. Les penseurs de la différence se rapprochent des artistes en ce sens qu'ils aspirent à créer des nouveaux concepts grâce à l'ouverture au vide laissé entre les pluralités du réel, chose qui peut être certes admirable car l'approche est créative, mais l'efficacité est toujours constatable selon moi pour les sphères de la vie comme la politique, la guerre ou les dilemmes éthiques.

La complicité entre philosophie de la différence et philosophie théorique semble au premier coup d'œil réduire la pensée occidentale moderne à un double choix très limité. Pourtant, une autre voie existe : il s'agit de la tradition de la philosophie pratique. Cette dernière a la particularité de puiser ses racines à la fois dans la pensée juive (des prêtres Lévites) et grecque (celle de Protagoras). Or, la philosophie pratique peut être moniste (Heidegger), ou pluraliste (Berlin), mais aussi entre les deux, sans être toutefois pluramoniste (Blattberg). Elle prend ainsi appui sur l'interprétation et non la création. Qu'est-ce que cela signifie pour la chose politique, par exemple? Les différentes interprétations formulées par les individus autour d'un conflit politique servent dès lors de

base pour une écoute attentive (et réciproque) qui forcément doit prendre en compte le contexte des uns et des autres. C'est là précisément que l'esprit de la pensée de Buber entre en jeu.

Revenons donc à notre phare, c'est-à-dire à Martin Buber. Ce dernier présente un certain nombre de traits remarquables qui à mes yeux, sont précieux. D'abord, Buber n'est pas un constructeur de systèmes. Il est vain de chercher chez Buber un système, il n'y a pas de système bubérien, il n'y a pas de doctrine bubérienne. Mais, il y a incontestablement une pensée. D'autre part, Buber n'a pas à proprement parler constitué d'école : il n'y a pas d'école bubérienne, il n'y a pas des disciples de Martin Buber. Mais son influence, telle la lumière d'un phare, est une influence considérable, il suffit de penser à l'influence que Buber a eu sur Emmanuel Lévinas, entre autres. Ainsi, Martin Buber, un peu comme Simone Weil qui est un autre véritable phare de la pensée moderne, ne correspond à la figure de l'intellectuel au sens où on l'a entendu, et pourtant il a été un témoin de son temps. Buber a participé à sa manière à la fois à réfléchir son époque et d'une certaine manière à essayer de la critiquer. D'une manière générale, je crois donc que Martin Buber est au fond inclassable.

Un phare, Martin Buber, dans la mesure déjà où il participe à éclairer de l'extérieur une réalité obscure. Je dirais déjà que c'est l'enjeu de l'approche bubérienne. C'est-à-dire à révéler une réalité, d'abord à la révéler à elle-même. Au fond, l'ambition de Martin Buber c'est avant tout le souci du dialogue, l'écoute des interprétations échangées, voire le bien-être d'autrui qui est en quelques sortes le garant du bien-être de soi-même.

Je voudrais vous donner quelques dates repères pour situer Buber un peu dans le temps, des repérés chronologiques très rapides. Penseur à la croisée de diverses sources ontologiques de la culture occidentale – nommons ici la révélation biblique juive et la raison philosophique classique grecque, entre autres – Buber est né à Vienne en 1878 et mort à Jérusalem en 1965. Appartenant à une famille de lettrés, il hérite d’une éducation rigoureuse de la part de son grand-père Salomon Buber, penseur juif et talmudiste de premier plan. À la suite d’études philosophiques (qui le rapprochent de Pascal, Kant et Nietzsche tout en l’éloignant des enseignements des prophètes bibliques) à Vienne, Berlin et Leipzig, le jeune Buber renoue avec le judaïsme à travers le projet sioniste.

Pour tout dire, le sionisme est pour Buber une opportunité de réjuvenation du judaïsme, opportunité qu’il ne manquera pas puisqu’il intégra les rangs sionistes et œuvra à travers la rédaction de revues sionistes autrichiennes et allemandes pour ramener les juifs en terre européenne vers un judaïsme humaniste. Voilà le sionisme de Buber, un sionisme proche de la vision d’Ahad ha-Am. Essentiellement, il s’agit d’un sionisme par-delà de la diplomatie, un sionisme culturel (et spirituel) négligé selon Buber par le courant dominant du sionisme.

Buber pense aussi la mystique à travers le patrimoine des récits hassidiques qu’il recueille, sans oublier la pensée dialogique qu’il développe. Différentes rencontres façonnent Buber, pensons à sa femme Paula, Landauer, Simmel, Nordau, Herzl, Rosenzweig, Scholem, Freud, Hermann Cohen, Kafka, Max Brod, Zweig, Agnon, pour ne nommer que ceux-là.

De 1924 à 1933, Buber est professeur de sciences et d’histoire des religions à l’Université de Francfort, avant de devoir fuir l’Allemagne par suite de l’arrivée au pouvoir

des nazis, d'où son départ vers l'Université hébraïque de Jérusalem où il occupe une chaire à partir de 1938 de philosophie de la société, bricolée à son intention et qu'il occupera jusqu'en 1951, date à laquelle il prend sa retraite.

Il entame alors une carrière européenne sous le signe de la réconciliation avec le christianisme, les Allemands et une conquête des États-Unis où, après trois séjours, il deviendra l'une des grandes voix juives. Enseveli sous les honneurs, son nom circula plusieurs fois pour le prix Nobel. Grande conscience en Israël et dans le monde, intervenant sur les grandes questions de son temps, il meurt dans un certain isolement politique en 1965.

Je souhaite rappeler que Buber fut surtout un inlassable militant de la reconnaissance du droit des Arabes (chrétiens et musulmans) à vivre sur la terre qu'ils habitaient depuis des générations!

J'estime essentiel avant de terminer la présentation aborder brièvement la logique même de Buber qui estimait que seuls ses écrits comptaient pour le comprendre. Or, je ne prétends pas que les événements de sa vie sont sans influence sur sa pensée. Au contraire, sa philosophie est inscrite dans un contexte. Seulement, nous allons procéder autrement, c'est-à-dire en analysant Buber avec un regard à la fois intérieur et extérieur. Je propose donc une interprétation critique du développement historique de sa pensée.

Les commentateurs de l'œuvre de Buber s'entendent sur une chose : le Buber d'avant 1923 (date de publication du *Je et Tu*) étudie principalement la mystique alors que le Buber d'après 1923 est davantage penché sur le dialogue. Certes, cette interprétation en deux stades est juste. Buber sera le premier à l'identifier. Toutefois, les écrits de Buber vers

la fin de sa vie en Israël semblent ouvrir la voie à un nouveau stade de développement de sa pensée, chose que le penseur israélien Dan Avnon qualifie de stade du silence attentif. Dès lors, parler de trois stades de la pensée bubérienne est d'autant plus précis.

De 1897 à 1923, Buber contempla la mystique. Dans ce premier stade du développement de sa pensée, l'attention était avant tout sur l'individu, pour ne pas dire exclusivement sur celui-ci. Il existe plusieurs éléments explicatifs de ce qui semble être pour le jeune Buber une fuite du fardeau – et de la lourdeur – de la réflexion vers le réconfort de l'expérience. Or, cette primauté que le jeune Buber accorde à la solitude mystique de l'individu – qui implique une négation de l'autrui et ainsi de la communauté, sans oublier l'attitude élitiste – expose un Buber (très) loin du dialogue. Pourtant, c'est en se saisissant de ses conceptions orientées vers la mystique – qui créent une barrière futile entre lui et les autres – que Buber arrive à formuler une philosophie du dialogue.

De 1923 à 1938, Buber passe de la contemplation mystique à une philosophie du dialogue. Dans ces conditions, l'ouvrage intitulé *Je et Tu* se présente officiellement comme un renversement dirigé des conceptions les plus intimes de Buber : du moment que la primauté de l'individu et le rejet de la communauté se transforment en un individu entièrement central – et vital – pour la communauté, la philosophie bubérienne vise dès lors à mettre en place les conditions (les plus) favorables pour l'épanouissement du dialogue et des relations entre les individus. À ce stade de son développement philosophique, Buber souhaite que son lecteur prête pleinement attention à la réalité au lieu de l'expérience. Buber construit deux couples de pronoms personnels afin de souligner la manière donc cette entrée en relation se fait : *Je-Tu* et *Je-Cela*. En somme, alors que le *Je-Tu* souligne la présence de la relation, le *Je-Cela* indique une séparation. Pourquoi ? Selon

Buber, le *Je-Tu* suggère une présence de qualité d'où découle une réalité inclusive, c'est-à-dire l'ouverture du *Je* vers la mise en place d'une compréhension partagée avec le *Tu*. Le *Je-Cela* est tout le contraire : il s'agit ici de ne pas se rapprocher d'autrui, mais de s'en distinguer, voire d'instrumentaliser autrui, d'où le *Cela* qui en résulte. C'est aussi pourquoi Buber réinterprète les mythes et les légendes de manière à se distancer du manque d'ouverture suggéré dans sa période de contemplation mystique. Ces mythes et légendes deviennent l'expression de l'importance de partir à la rencontre d'autrui. Or, Buber remarque le fait que la vraie rencontre dialogique a comme point de départ un silence particulièrement attentif.

De 1938 à 1965, Buber raffine sa pensée en établissant comme condition initiale du dialogue le silence. Buber va se nourrir de son expérience de traduction des écrits bibliques – qu'il a entamé avec Rosenzweig – pour peaufiner sa propre philosophie du dialogue : il luttait pour entendre la voix cachée contenue dans les lignes de la Bible hébraïque. Les écrits bibliques, philosophiques et politiques de Buber sont unis en ce qu'ils reflètent tous une attirance et une ouverture progressive à la voix de l'être tel qu'il l'a détecté dans la tradition hébraïque. Il semble que Buber situe le silence comme arrière-fond du langage et de l'être, d'où alors l'identification d'un silence attentif de l'individu dialogique et d'un silence suppressif de l'individu monologique. Voilà, en somme, les 3 stades de sa pensée.

Une ultime observation est de mise. Reprenant la parole d'Arthur Rimbaud, on pourrait dire de Buber qu'il fut armé d'une ardente patience. Cette ardente patience lui correspond assez bien. Notons également que sa vie et son œuvre, chose qui égarera plus d'un commentateur, se présentent sous des aspects, sinon contradictoires, du moins paradoxaux, pensons ici aux tensions entre le Buber mystique, le Buber dialogique et enfin

le Buber attentif à l'arrière-fond silencieux. Certains peuvent considérer que ces paradoxes et contradictions suffisent pour discréditer une pensée, que c'est une pensée qui est éclatée par autant de contradictions. On peut, au contraire, c'est mon avis, penser cela comme des tensions, comme des pôles d'intensité! Ce n'est pas totalement anodin si Buber s'intéressera à la pensée chinoise où cette idée de la tension entre les pôles est très présente.

Disons-le tout net, il me semble, que nous avons ici affaire à un penseur majeur. Pour moi, et je ne suis pas le seul à le penser, Martin Buber semble être un des (plus) grands philosophes du 20^{ème} siècle, et en particulier un des grands philosophes juifs du 20^{ème} siècle. Je ne dis pas cela comme ça! On pourrait dire il aime son auteur, donc il va le défendre. Non, pas tant. Pour ceux d'entre vous qui se sont plongés un peu dans l'œuvre de Buber, ils y découvrent une richesse, une profondeur de réflexion.

Mais, à quoi reconnaît-on une grande pensée ? À quoi reconnaît-on une pensée imminente ? Évidemment, il est vrai qu'on pourrait faire valoir bien des critères. La pérennité, par exemple. C'est vrai qu'on continue à le lire aujourd'hui. Martin Buber est devenu un incontournable de la pensée juive, presque un classique on pourrait dire en quelque sorte.

On pourrait ici reprendre l'image du penseur-flèche de Nietzsche, c'est-à-dire qu'un penseur est comme une flèche, qu'un penseur finira par ramasser, qu'il va tirer à son tour, et qu'un autre ramassera éventuellement et ainsi de suite. Donc, cette figure nietzschéenne de la flèche pourrait convenir à la qualification d'une grande pensée.

En définitive, on pourrait dire aussi qu'une pensée majeure nous pense. C'est-à-dire qu'elle révèle à la fois **À** nous-même et **EN** nous-même ce qu'on n'avait peut-être pas

pensé. Je veux finir sur cette observation : la pensée de Buber semble véritablement révéler l'impensé en nous-même et à nous-même.

Pour citer cette conférence :

Mario Ionuț Maroșan, « Martin Buber, véritable phare de la pensée moderne », dans le cadre du colloque *La judéité dans les sciences humaines et sociales*, Collectif Judéité(s), Université de Montréal, 5 février 2019.